

Le médecin avait donné une potion.

Albert la prit et s'endormit d'un profond sommeil qui dura toute la nuit.

Dans la matinée du lendemain le médecin militaire fut assez satisfait de l'état de son malade pour lui permettre de retourner à Paris, mais en ajoutant que la guérison n'était point complète et qu'il fallait, sous peine de grave imprudence, garder la chambre pendant quelques jours.

Les vêtements mouillés séchaient depuis la veille devant un grand feu.

L'officier aida Albert à les revêtir, car l'épaule du jeune homme très douloureuse encore ne lui laissait pas la liberté de ses mouvements, puis il envoya chercher une voiture et il reconduisit son ami à Paris.

Au moment où ils arrivèrent rue de Rennes, M. de Gibray ne se trouvait pas chez lui.

Ses fonctions l'appelaient de bonne heure au Palais dans son cabinet.

Il était parti sans se préoccuper de l'absence de son fils.

Albert donna l'ordre d'allumer du feu dans sa chambre, de bassiner son lit, et il se coucha.

—Est-il venu quelqu'un pour moi ? demanda-t-il au valet de chambre.

—Oui, monsieur... Un monsieur que je ne connais pas... Il venait prendre des nouvelles de monsieur... Il a laissé sa carte... la voici...

Albert jeta les yeux sur la carte et lut, ainsi qu'il s'y attendait, le nom de Ludovic Bressolles.

—Quand est venu M. Bressolles ? reprit-il.

—Ce matin.

—Est-ce mon père qui l'a reçu ?

—Non, monsieur, c'est moi... Monsieur votre père était parti depuis une heure.

—M. Bressolles n'a pas dit qu'il y avait chez lui quelqu'un de malade ?

—Non, monsieur... il n'a rien dit...

—Que faut-il conclure de ce silence ? fit Albert en s'adressant à son ami, quand le valet de chambre se fut retiré.

—Rien de fâcheux... répondit l'officier. Si Mlle Bressolles avait été gravement souffrante, son père, tout occupé d'elle, n'aurait certainement point songé à prendre de tes nouvelles... Tout au moins ne serait-il pas venu lui-même... Du reste, la blessure de cette jeune fille n'était littéralement qu'une égratignure...

—Tu me rassures et je ne m'inquiéterai pas...

Albert avait raison de ne point s'inquiéter car Marie allait complètement bien, sauf un très léger mal de tête, résultant non de la blessure à la tempe mais de l'ébranlement causé par la chute...

Maurice vint le matin prendre des nouvelles de Mlle Bressolles, à laquelle il semblait porter le plus vif intérêt.

Ludovic le remercia chaleureusement d'avoir prodigué ses soins la veille à Marie, et le misérable écouta sans rougir les effusions de reconnaissance de ce pauvre père abusé.

En quittant la rue de Verneuil, Maurice se rendit au petit hôtel de la rue de Suresnes.

Lartiques et Verdier s'y trouvaient.

Quoique le succès n'eût pas répondu à leurs espérances, ils félicitèrent le jeune homme de sa tentative hardie.

—Vous aviez quatre-vingt-dix-neuf bonnes chances contre une mauvaise !... dit le faux abbé Méryss, la fatalité s'en est mêlée...

—Sans cet Albert de Gibray, c'était une affaire faite répliqua Maurice avec un geste de colère. La petite coulait sous la glace d'où elle ne serait plus sortie vivante... Mais, je vous le répète, c'est partie remise...

—Inventez vite autre chose... reprit Verdier. Michel Brémont s'impatiente en Angleterre.

—Mon imagination travaille, mais il faut le temps. Il ne s'agit pas de supprimer une personne gênante, par un coup de force bien visible, et de mettre *illico* la police à ses trousses... Non... non... point de crime autant que possible... un accident, rien qu'un accident... Je ferai une seconde tentative quand j'aurai trouvé un truc ingénieux comme le premier, et quand

je me croirai certain d'arriver au but sans craintes de complications compromettantes... Laissez-moi donc réfléchir, combiner, me creuser le cerveau, et cherchez de votre côté... Trois imaginations valent mieux qu'une...

—Avez-vous quelques notions de chirurgie ? — demanda Verdier.

—Quelques notions vagues... Je sais de cette science ce qu'en savent généralement les gens du monde...

—Vous souvenez-vous du procès de cette brave femme qui tuait ses enfants en leur enfonçant une aiguille dans le crâne ?...

—Parfaitement... La pointe de l'aiguille passait entre deux vertèbres, atteignait le cerveau sans déterminer d'épanchement de sang ; la mort pouvait être attribuée à une congestion cérébrale...

—Eh bien ! mais, — s'écria Lartiques, — voilà une chose simple et expéditive, ce me semble...

Maurice haussa les épaules.

—Et le moyen de l'employer, je vous prie ? — répliqua-t-il. — Suis-je le mari de Mlle Bressolles pour l'approcher pendant son sommeil ?... C'est matériellement impraticable...

—Le poison ?... dit Verdier.

—C'est mettre un écriteau sur le cadavre ! D'ailleurs comment l'administrer ?...

—Je songe à un vieux moyen de mélodrame qu'on pourrait rajeunir...

—Lequel ?

—Une bague ayant un chaton empoisonné et piquant le doigt sous une faible pression...

—C'est mauvais... En retirant la bague après la mort on voit la trace de la piqure... D'ailleurs on sait toujours qui l'a donnée, cette bague, et le donateur est compromis. Cherchons dans une autre voie...

XL

—Nous chercherons... dit Lartiques.

Un instant de silence suivit ces paroles.

Tout à coup Maurice se frappa le front, comme pour en faire jaillir la lumière et d'un ton joyeux s'écria :

—Ne cherchez plus... j'ai trouvé...

—L'impossible ? — demanda le faux abbé Méryss en souriant.

—Le possible, au contraire...

—Expliquez-vous...

—Je m'expliquerai quand mon plan sera mûr... L'idée en ce moment ne s'imposerait pas à vous d'une façon suffisamment claire...

—Un seul mot... reprit Lartiques, l'idée dont il s'agit est-elle d'une exécution facile ?...

—Très difficile, au contraire. Mais il ne me déplaît point de rencontrer sur mon chemin des difficultés pour les combattre et pour les vaincre.

—Et le plan, une fois mûr, quand pourrez-vous passer de la théorie à la pratique ?

—Dès la première soirée donnée par M. Bressolles. A la fin de la semaine, par conséquent.

—Alors, le retard sera court...

—Ce n'est point du côté de Marie que le retard m'inquiète, répliqua Maurice, mais bien du côté de Simone.

—J'ai suivi la piste jusqu'à la maison de lingerie de la rue Saint-Martin où Simone a travaillé il y a deux ans, dit Verdier, mais cette piste s'arrête là...

—Et tenter une annonce dans les journaux est impraticable, murmura le jeune homme devenu rêveur. Ce serait maladroit et surtout imprudent. Que faire ?

—Chercher encore...

—Mais si nous cherchons en vain ?... Prévoyons tout...

Verdier reprit :

—Il existe peut-être un moyen, non de résoudre la difficulté, mais de la tourner...

—Lequel ?

—Se servir d'un faux acte mortuaire...

Maurice secoua la tête et répondit :

—N'y pensez pas !... C'est inadmissible ! ! L'acte

devant être produit à l'étranger, il vous faudrait des signatures, des cachets, des légalisations à l'infini, sans compter le visa de l'ambassade d'Angleterre... Règle générale, le faux en écriture authentique finit toujours par perdre ses auteurs...

—Alors, trouvez Simone, car il faut hériter ! s'écria Verdier d'un ton de mauvaise humeur.

—Nous hériterons, gardez-vous d'en douter ! répliqua Maurice. J'ai foi en mon étoile... Je crois fermement que le hasard, un jour ou l'autre, viendra nous tirer d'embarras... Laissez-moi d'abord en finir avec Marie Bressolles... Je m'occuperai de Simone ensuite... Avez-vous songé à ce que je vous ai dit concernant la menace adressée à Valentine Dharville, aujourd'hui Mme Bressolles, par le juge d'instruction Paul de Gibray ?

—J'y ai songé... répondit le faux abbé Méryss.

—Eh bien ?

—En admettant que le juge fasse des démarches, j'ai la conviction que ces démarches n'aboutiront pas...

Est-ce bien sûr ? Il peut s'adresser à tous les consuls, et Armand Dharville devait être connu de notre consul à Londres...

—Michel Brémont m'a écrit à ce sujet... Il a pris ses mesures et je vous répète que nous n'avons rien à craindre...

—Dans tous les cas, reprit Maurice, gagnons de vitesse Paul de Gibray... Quand nous aurons encaissé l'héritage, peu nous importe ce qu'il pourra faire...

Les trois associés se séparèrent.

XLI

M. de Gibray, nous le savons, en se trouvant à l'improviste en face de Valentine Dharville, devenue femme de Ludovic Bressolles, avait senti renaître en lui les plus pénibles souvenirs.

En même temps que se réveillait sa haine endormie pour l'épouse de son frère, le désir de retrouver l'enfant née de cette union se ravivait avec une intensité nouvelle.

Paul de Gibray en quittant l'hôtel de la rue de Verneuil, se faisait le serment de reconquérir sa nièce et de venger son frère de Valentine.

La nuit, dit-on, porte conseil.

Le magistrat ne ferma pas l'œil pendant la nuit suivante.

Il songeait au moyen de retrouver, après vingt-trois ans, la trace d'Armand Dharville, volontairement expatrié.

Les difficultés lui semblaient avec raison prodigieuses ; et que de temps ne faudrait-il pas pour en triompher, même en admettant le succès final !...

Où Armand Dharville était-il allé en quittant la France ?

Dans quelle partie de l'Europe, dans quelle ville inconnue, dans quelle bourgade ignorée cachait-il sa vie ?... S'il vivait encore...

—Réussir paraît impossible... murmura-t-il, je tenterai cependant l'entreprise !...

Ceci ne constituait point, d'ailleurs, son unique ni même sa principale préoccupation.

Ce qui l'effrayait surtout, c'était l'amour d'Albert pour la fille de Valentine.

Comment détruire dans ce jeune cœur un amour pur et violent dont les racines étaient déjà profondes !...

En essayant d'anéantir l'amour, ne risquerait-il pas de briser le cœur lui-même ?

M. de Gibray connaissait bien son fils, élevé par lui dans la ligne du devoir.

Il savait quelles étaient la droiture et la loyauté de son âme, mais il savait aussi combien il avait de ténacité dans le caractère.

Aimant avec ardeur et pour la première fois, s'étant donné tout entier, cœur et âme, briserait-il l'image de l'enfant adorée à qui l'on ne pouvait reprocher rien au monde, si ce n'est d'être la fille de sa mère ?

Une telle supposition semblait insensée.

Et cependant, Paul de Gibray n'admettait pas, ne pouvait pas admettre, qu'Albert s'alliât à la famille

de cette V
mère indi
Le juge
sommie, s
chercher
par tous
Bressolles
Au Pal
front sur
plans.
Sachan
Châlons-s
tête du p
lui dema
d'Arman
—Quan
dit-il, j'a
Ceci fa
dantes ;
long entr
nat du P
l'instruct
gis vers
—Mon
de chamb
—Oui, m
—Il es
—Dan
—Dan
tude. Se
—Mal
cident lé
donné de
sieur ren
Le ju
dernière
Des qu
lança ven
En vo
tillerie, s
Albert
Les re
calmère
en lui d
grave, en
Néanm
trembler
—Mai
—Pre
glace...
de la gl
une légè
—Tou
s'écria M
—Il p
Paul.
fâcheuse
reuses !
—A q
main du
—A u
—Un
—Qu
Et il
savent
En e
solles e
réprime
—Ta
cennes
—En
cement
seul a t
tu le s
sur le l
patin e
contré
pagnie